L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 14 MARS 1886.

LE PREMIER CRI

Le petit François, le frère de Lisa, sa femme, l'avait fait embaucher. Il était venu une commande pour la Grèce : trois chaudières pour des torpilleurs, et on disait qu'il allait en arriver d'autres.

C'était le samedi de paie, et bien qu'il n'eût que dix jours à toucher, c'était rudement agréable de voir un peu de *galette*, après un mois de chaumage.

Il s'était tenu pendant ces dix jours, ou plutôt petit François l'avait tenu. Comme celui-ci allait prendre tous les soirs, en sortant de l'atelier, des nouvelles de sa sœur, Louis n'avait aucune raison de le quitter et, une fois rentré chez lui, il était assez fatigué pour ne pas avoir envie de mettre les pieds dehors, après avoir soupé.

Elle n'allait pas, Lisa. Son teint éclatant de rousse se plombait tous les jours davantage, et, sous ses grands yeux vert de-mer, un demi-cercle bleu se dessinait. Elle qui, le mois d'avant, portait si allègrement son fardeau de six mois qu'elle faisait l'admiration des voisines et que le boulanger lui disait :

—Ah ! *m'ame* Janvier, si jamais vous *sacquez* l'ouvrir qui vous fait les articles de votre étalage, je demande la préférence.

Non, elle si courageuse et si remuante, elle se sentait *seule*; se traînait rare ressort pour faire ses provisions, rejetée sur ses reins, ses cheveux à peine tordus comme un câble de cuivre rouge, se cramponnant à la rampe et soufflant à chacune de ses quatre étages.

C'est qu'aussi le moral est pour beaucoup et décidément Louis tournait à l'ivrognerie. Quand il travaillait et qu'il rentrait parfois allumé le jour de la paie, aux observations qu'elle lui faisait, il riait et la bâillonnait avec des baisers. Mais maintenant ce n'était plus cela. Il avait l'ivresse pâle,—la plus mauvaise de toutes,—ne soufflait pas une parole de reproche, sortait dans des fureurs et l'avait frappé une fois.

Le lendemain, elle lui avait dit froidement :

—Ecoute, Louis, tu ne me connais pas encore. Je ne suis pas une parisienne, moi ! J'ai dix-huit ans et je te jure que je ne serai pas comme ta mère qui pendant trente ans a été battue tous les jours. Sais-tu comment dans le Haut-Rhin on surnomme les filles de notre village ? *Blutmadel*, les filles du sang. Les garçons des endroits voisins n'osent pas les demander en mariage, parce qu'elles ont la réputation de tuer les hommes qui les frappent. C'est tellement établi qu'il n'y a, pas d'exemple qu'un père même ait frappé sa fille. Hier, pour la troisième fois, tu t'es mis dans l'état de remuer et j'ai compris notre sobriquet.

A partir de ce moment, elle était tombée dans une tristesse noire.

Quant à lui, il était parti, comme tous les matins, pour chercher de la besogne et avait abouti dans tous les assommoirs aux environs des usines en demi-chômage.

Dans sa soûlographie, les paroles de Liza lui revenaient au moment de rentrer.

—Malheur ! pour d'une femme ! moi, Louis ! Ça serait pas à faire ! Je ne serais donc pas le fils de mon père, alors !

Et il cherchait querelle, tournant, tâtant la place ; mais elle ne répondait pas et le regardait d'un air froid d'où qu'il se sentait des sueurs glacées le long de l'échine.

Les deux beaux-frères s'en revenaient donc. Petit-François avait vingt ans et le surnom qu'on lui avait donné quand il était apprenti n'était plus de mise aujourd'hui. C'était un grand garçon, élancé, souple comme une lame d'acier et résistant comme un faisceau de fils de fer. Il avait la beauté de sa sœur, mais plus accentuée, plus mâle et avec cette différence qu'il était d'un blond d'or et frisé. C'était un mécanicien hors ligne et la maison lui assurait sa paie d'un bout de l'année à l'autre pour ne pas se la faire enlever. Exact, ponctuel, propre, sobre, ses camarades disaient qu'après son tirage il était sûr de passer *contre-coup* (contre-maître.)

Il y avait quelque temps que Louis voulait parler et ne savait comment faire. Il se décida.

—Veux-tu prendre un verre, François ?

—Ma foi, oui, tiens ! Pendant ce temps-là, j'écrirai deux mots à la mère en lui envoyant sa petite pansion. Elle va pas, la pauvre femme. L'air du pays lui avait fait du bien au commencement, mais l'oncle m'a écrit qu'elle baissait. N'en parle pas à Lise, dans sa position....

Et Petit-François se dirigea vers un café voisin....

—Pas là, fit Louis. Allons chez la mère Mignot, à deux pas ; c'est moins cher....

—Oui, mais c'est moins propre. Enfin, là ou ailleurs !

Il y avait foule chez la mère Mignot. Les *sublimes* et les *sénateurs* tenaient séance devant le zinc.

Un guérédon était vide en arrière ; ils s'y attablèrent, demandant deux vermouths et de quoi écrire.

Dans le grand bourdonnement de l'assommoir, dont le luxe d'étain brillant comme de l'argent et des glaces couvrant les murs et faisant des prolongements fantastiques jurait avec la tenue de la clientèle, au milieu des appels à *Zidore*, le garçon, et des *roilà ! roilà !* de celui-ci, s'élevaient par moments les éclats d'une voix nasillarde comme une claire, nette :

—*Au jor d'aujord'hui*, ça va finir. Basly et Camélinat sont des *chouettes !* Et puis, voilà la citoyenne qui va leur remuer les côtes ! N'en faut plus de la sueur et toujours de la sueur.... et on en *watrinera* d'autres.

—Ah ! c'est Gautrot qui tient le crachoir, dit Louis.

—Je l'entends bien, répondit François tout en écrivant.

—Pendant que tu tiuis, je vais écouter ce qu'il dit.

—Pas bien intéressant. Tu connais la rengaine comme moi : c'est toujous la même.

Cinq minutes après, il chercha Louis des yeux et l'aperçut un verre d'absinthe à la main, écoutant les orateurs du groupe. Il paya et alla lui taper sur l'épaule.....

—Un verre, Petit-François ! cria Gautrot. C'est la tournée d'un de tes pays, un qui est à la hauteur, celui-là ! et qui dit que vous êtes *pas mollos*, dans votre boîte, de ne pas profiter de ce qu'il y a une commande pressée. Il connaît une caisse qui fournirait demi-paie pendant trois mois....

—Un de mes pays ! Où donc cela ?

On lui montra un grand blond filasse, aux yeux faïence, aux épaules hautes et carrées, à la poitrine plate.

—Vous êtes Alsacien, vous ?

L'autre rougit :

—Presque.... De la Suisse !

Il lui demanda en patois du Haut-Rhin de quel endroit : l'autre répondit qu'il était de Bâle.

—Vous êtes des f.... bêtes ! fit François. Il s'est annoncé comme Alsacien ; il vient de vous avouer qu'il est Suisse. Moi, je viens de le forcer à parler allemand : eh bien ! c'est un Prussien, un vrai, de la Poméranie.... Vous m'entendez ? On ne nous monte pas le coup, à nous autres.

—*P'tit* encore les bêtises des chauvins ! interrompit Gautrot. Les travailleurs sont frères. Et celui-là qui vient nous offrir de quoi tenir une grève de trois mois, vous le recevez comme un ennemi ! Qu'est-ce que vous voulez ? des gens qui ne lisent même pas les journaux !

—Crétin ! s'écria Petit-François en toisant Gautriot ; je les lis mieux que vous, c'est pour cela que je devine l'origine de cet argent. Cet homme arrive d'Essen où est l'usine Krupp qui vient de recevoir un coup à cause de ses mauvaises fournitures pour la Chine. On nous revient à nous Français. Une grève chez nous et les Allemands nous rafleut nos commandes.

L'homme était verdâtre.

—Allons, viens tu, Louis ?

Le grand bureau du poste était à côté. François entra pour faire faire le mandat qu'il avait à mettre dans sa lettre ; quand il sortit, son beau-frère n'était plus là.

—Bah ! il sera parti en avant.

Pourquoi la clé est-elle sur la porte ?

Petit-François entre. Personne dans la première pièce, celle où on mange et où l'on se tient.

Il s'arrête un instant étonné, puis écoute. A travers la porte de la chambre à coucher, on entend des voix qui parlent doucement, mais qu'entrecoupent de sourds gémissements.

Il entre.

Lisa est couchée, entourée de deux femmes : une vieille voisine et une autre correctement vêtue.

—C'est mon frère, madame, dit faiblement la malade.

—Qu'y a-t-il donc ? fait tout inquiet le pauvre garçon.

—Il y a qu'elle va accoucher. Je suis la sage-femme et il n'y a rien de prêt : ni feu allumé, ni langes pour recevoir l'enfant, ni berceau pour le coucher, ni pot-au-feu pour donner du bouillon à la mère.

François sort cent francs de sa poche, les tend à la vieille voisine.

—Je vous en prie, courez acheter ce qu'il faudra, layette, berceau, pot au feu, dites au charbonnier d'apporter du bois et priez le marchand de meubles de monter un lit de repos qu'on lui louera. Je ne sais pas, moi ! faites ce qu'il faut. Si vous n'avez pas assez d'argent, en voici encore.

Pendant ce temps, il allume le feu.

La voisine est revenue avec tout ce qu'il faut. Les gémissements augmentent et s'accentuent.

Le pauvre garçon, la coude appuyé sur la table de la première pièce, pâle comme un mort, écoute se dérouler lentement les phases terribles du drame éternel de la nativité.

De temps en temps il passe la tête et interroge du regard la sage-femme :

—Oh ! cela sera long !

Et il retourne à sa place.

—Et le gueux qui ne revient pas ! il est allé les retrouver, j'en suis sûr, chez la mère Mignot !

Les heures passent. Il y a un clocher qui sonne les quarts, d'où elles s'envolent les unes après les autres avec une lenteur désespérante.

Dix heures ! Dix heures et quart ! Dix heures et demie ! Dix heures trois quarts ! Onze heures ! Puis encore un quart, encore une demie.... Minuit ! Une heure.

La rue est silencieuse. Les cris sont de plus en plus fréquents et plus aigus.

Ils deviennent horribles à entendre. On dirait une louve hurlant dans la nuit.

Mais la porte de la rue se referme brusquement. Un pas lourd, saccadé, accompagné d'arrêts et de dégringolades, monte l'escalier ; la clef tourne ; c'est lui ! François, les bras croisés, l'oreille tendue vers l'autre pièce, lui jette un coup d'œil de mépris par-dessus l'épaule.

Lui, titubant, se raccrochant au chambranl de la porte d'entrée, la lèvre pendante, l'œil atone, saignant d'une blessure au front, le visage livide, bredouille :

—Les *ffilles* de sang ! Oh ! la ! la ! Je n'en ai pas peur ! tu entends, Lisa ? Je vas voir ça, pour rire un peu ! Où est Lisa que je lui flanque des gilles ?

—Toi ! toi ! lui cria dans le nez François en le secouant.....

Mais un cri plus terrible que les autres déchire l'air. Il lâche l'ivrogne qui tombe sur le plancher et il arrive près de sa sœur.

Quelque chose grouille sur le lit à côté :

Louis, hideux de fureur, apparaît le poing levé et avec sa toquade :

—Où est-elle, la fille de sang ; gromme-t-il.

Mais François a pris l'enfant et le lui présente :

—Tape donc sur la fille, brute !

Il reste là, le poing levé, hébété, regardant ce petit être rouge qui ferme les yeux, crispe la bouche et pousse ce cri étrange, douloureux, profond, inoublie-ble pour celui qui l'a entendu une fois, le premier cri de la créature à son entrée dans la vie.

Son bras retombe inerte et un crobulement le secoue.

Il a vécu ! c'est fini ! c'est la femme qui a été *mère* et elle reste mère.” Petite fille, elle l'est avec sa poupée ; vieille femme stérile, elle l'est avec les nourrissons ; sœur de charité, sœur Augustine, sœur de Sainte-Marthe, elle l'est avec les malades ; sœur de Marie-Joseph, elle l'est avec les pestiférés de Saint-Lazare ; sœur de Saint-Thomas de Villeneuve, elle l'est pour les orphelins du Bon-Pasteur ; sœur de la Présentation de Tours, elle l'est pour les vagabonds de Villers-Cotterets.....

Lisez le livre de M. Maxime Du Camp et vous verrez s'il se peut imaginer de mère plus admirable que la vierge qui a eu l'honneur d'être l'épouse du Seigneur. “La religieuse, écrit-il, est d'autant plus mère dans ses fonctions d'hospitalité que la vraie maternité lui a fait défaut ; c'est ce que n'ont pas compris ces bien intentionnés qui veulent infliger aux hôpitaux ce qu'ils appellent la laïcisation. Quel mot et quels actes barbares !”

La charité privée soutient une multitude d'institutions sans lesquelles l'Assistance publique, avec les 37 millions qu'elle absorbe annuellement, ne serait qu'une goutte d'eau dans un *océan* de misères. Les Petites-Sœurs des pauvres, par exemple, ont trois maisons à Paris, deux hospices pour les vieillards indigents. Elles sont une centaine qui soignent et surveillent une population de douze cents pensionnaires. Quels revenus ont-elles pour subvenir à tant de besoins ? Aucun. Quel moyen ? La quête. L'œuvre vit au jour la journée : c'est la règle. Les instructions de l'Ordre prescrivent la nécessité de se contenter du pain quotidien, de refuser legs et rentes. Les offres ne manquent cependant pas ; force est donc de les décliner.

Tous les jours, de chacune des cinq maisons parisiennes deux sœurs partent qui montra un grand blond filasse, aux yeux faïence, aux épaules hautes et carrées, à la poitrine plate.

—Vous êtes Alsacien, vous ?

L'autre rougit :

—Presque.... De la Suisse !

Il lui demanda en patois du Haut-Rhin de quel endroit : l'autre répondit qu'il était de Bâle.

—Vous êtes des f.... bêtes ! fit François. Il s'est annoncé comme Alsacien ; il vient de vous avouer qu'il est Suisse. Moi, je viens de le forcer à parler allemand : eh bien ! c'est un Prussien, un vrai, de la Poméranie.... Vous m'entendez ? On ne nous monte pas le coup, à nous autres.

—*P'tit* encore les bêtises des chauvins ! interrompit Gautrot. Les travailleurs sont frères. Et celui-là qui vient nous offrir de quoi tenir une grève de trois mois, vous le recevez comme un ennemi ! Qu'est-ce que vous voulez ? des gens qui ne lisent même pas les journaux !

—Crétin ! s'écria Petit-François en toisant Gautriot ; je les lis mieux que vous, c'est pour cela que je devine l'origine de cet argent. Cet homme arrive d'Essen où est l'usine Krupp qui vient de recevoir un coup à cause de ses mauvaises fournitures pour la Chine. On nous revient à nous Français. Une grève chez nous et les Allemands nous rafleut nos commandes.

L'homme était verdâtre.

—Allons, viens tu, Louis ?

Le grand bureau du poste était à côté. François entra pour faire faire le mandat qu'il avait à mettre dans sa lettre ; quand il sortit, son beau-frère n'était plus là.

—Bah ! il sera parti en avant.

Pourquoi la clé est-elle sur la porte ?

Petit-François entre. Personne dans la première pièce, celle où on mange et où l'on se tient.

Il s'arrête un instant étonné, puis écoute. A travers la porte de la chambre à coucher, on entend des voix qui parlent doucement, mais qu'entrecoupent de sourds gémissements.

Il entre.

Lisa est couchée, entourée de deux femmes : une vieille voisine et une autre correctement vêtue.

—C'est mon frère, madame, dit faiblement la malade.

—Qu'y a-t-il donc ? fait tout inquiet le pauvre garçon.

—Il y a qu'elle va accoucher. Je suis la sage-femme et il n'y a rien de prêt : ni feu allumé, ni langes pour recevoir l'enfant, ni berceau pour le coucher, ni pot-au-feu pour donner du bouillon à la mère.

François sort cent francs de sa poche, les tend à la vieille voisine.

—Je vous en prie, courez acheter ce qu'il faudra, layette, berceau, pot au feu, dites au charbonnier d'apporter du bois et priez le marchand de meubles de monter un lit de repos qu'on lui louera. Je ne sais pas, moi ! faites ce qu'il faut. Si vous n'avez pas assez d'argent, en voici encore.

Pendant ce temps, il allume le feu.

La voisine est revenue avec tout ce qu'il faut. Les gémissements augmentent et s'accentuent.

Le pauvre garçon, la coude appuyé sur la table de la première pièce, pâle comme un mort, écoute se dérouler lentement les phases terribles du drame éternel de la nativité.

De temps en temps il passe la tête et interroge du regard la sage-femme :

—Oh ! cela sera long !

Et il retourne à sa place.

—Et le gueux qui ne revient pas ! il est allé les retrouver, j'en suis sûr, chez la mère Mignot !

Les heures passent. Il y a un clocher qui sonne les quarts, d'où elles s'envolent les unes après les autres avec une lenteur désespérante.

Dix heures ! Dix heures et quart ! Dix heures et demie ! Dix heures trois quarts ! Onze heures ! Puis encore un quart, encore une demie.... Minuit ! Une heure.

La rue est silencieuse. Les cris sont de plus en plus fréquents et plus aigus.

Ils deviennent horribles à entendre. On dirait une louve hurlant dans la nuit.

Mais la porte de la rue se referme brusquement. Un pas lourd, saccadé, accompagné d'arrêts et de dégringolades, monte l'escalier ; la clef tourne ; c'est lui ! François, les bras croisés, l'oreille tendue vers l'autre pièce, lui jette un coup d'œil de mépris par-dessus l'épaule.

Lui, titubant, se raccrochant au chambranl de la porte d'entrée, la lèvre pendante, l'œil atone, saignant d'une blessure au front, le visage livide, bredouille :

—Les *ffilles* de sang ! Oh ! la ! la ! Je n'en ai pas peur ! tu entends, Lisa ? Je vas voir ça, pour rire un peu ! Où est Lisa que je lui flanque des gilles ?

—Toi ! toi ! lui cria dans le nez François en le secouant.....

Mais un cri plus terrible que les autres déchire l'air. Il lâche l'ivrogne qui tombe sur le plancher et il arrive près de sa sœur.

Quelque chose grouille sur le lit à côté :

Louis, hideux de fureur, apparaît le poing levé et avec sa toquade :

—Où est-elle, la fille de sang ; gromme-t-il.

Mais François a pris l'enfant et le lui présente :

—Tape donc sur la fille, brute !

Il reste là, le poing levé, hébété, regardant ce petit être rouge qui ferme les yeux, crispe la bouche et pousse ce cri étrange, douloureux, profond, inoubliable pour celui qui l'a entendu une fois, le premier cri de la créature à son entrée dans la vie.

Son bras retombe inerte et un crobulement le secoue.

Il a vécu ! c'est fini ! c'est la femme qui a été *mère* et elle reste mère.” Petite fille, elle l'est avec sa poupée ; vieille femme stérile, elle l'est avec les nourrissons ; sœur de charité, sœur Augustine, sœur de Sainte-Marthe, elle l'est avec les malades ; sœur de Marie-Joseph, elle l'est avec les pestiférés de Saint-Lazare ; sœur de Saint-Thomas de Villeneuve, elle l'est pour les orphelins du Bon-Pasteur ; sœur de la Présentation de Tours, elle l'est pour les vagabonds de Villers-Cotterets.....

Lisez le livre de M. Maxime Du Camp et vous verrez s'il se peut imaginer de mère plus admirable que la vierge qui a eu l'honneur d'être l'épouse du Seigneur. “La religieuse, écrit-il, est d'autant plus mère dans ses fonctions d'hospitalité que la vraie maternité lui a fait défaut ; c'est ce que n'ont pas compris ces bien intentionnés qui veulent infliger aux hôpitaux ce qu'ils appellent la laïcisation. Quel mot et quels actes barbares !”

L'histoire étrange de l'hôtel du Louvre, où un homme du monde, complétement interné, renverse sur la tête des gens une pendule qu'il prétendait changer de place, rappelle une bizarre mystification de Cham, le fameux caricaturiste, mort il y a quelques années.

Cham croit apercevoir, marchant paisiblement devant lui, dans un passage, un ami, coiffé d'un tuble neuf et gigantesque. Pris d'une irrésistible envie, il fond sur lui et lui enfonce le couvre-chef jusqu'au niveau des épaules. Mais, pendant l'action, il voit qu'il s'est trompé. C'est un inconnu qu'il a frappé ! Alors, Cham prend son propre chapeau et se tire prudemment sur le coin.

Et tous deux gesticulant dans le passage :

—Quel est le misérable ?.....

—Vous aussi ?.....

—C'est une race déplorable.... Allons nous connaître ensemble !

Et Cham est un ami de plus.

En police correctionnelle.

Le président.—On vous a trouvé vagabondant et mendiant : vous n'avez donc pas de métier ?

Le prévenu.—Faites excuse, mon président. J'enlève la besige.

Le président.—En hiver, passe encore ; mais que faites vous en été ?

Le prévenu.—J'attends l'hiver, mon président.

LA CHARITÉ PRIVÉE A PARIS.

M. Maxime du Camp—écrit un collaborateur de la *Liberté*, dans le numéro du 22 février—est de ces Parisiens qui savent à fond leur Paris. Les échantillons de cette espèce se font chaque jour plus rares. La généralité de ceux qui sont ou se croient Parisiens, sans être aussi sédentaires, aussi exclusivement boulevardiers que le Brichanteau de Gondinet, s'en tiennent à la surface brillante de la grande ville et ne connaissent de ces dessous mystérieux que ce qu'il plaît au banal Fait-Divers quotidien de leur en révéle.

Ces dessous, M Maxime Du Camp aime à les explorer et à les fouiller en tous sens. Nul mieux que lui n'a étudié l'anatomie, les organes et les fonctions, c'est-à-dire la vie même de Paris. Les six volumes qu'il y a consacrés sont ce qui a été écrit de plus complet, de plus précis et de plus pittoresque sur un sujet dont la variété et l'abondance constituent justement l'une des difficultés. Un septième volume, vient aujourd'hui se joindre à cette remarquable collection (*La Charité privée à Paris*, Hachette et Cie.) et fermer, pour ainsi dire, le pétiple que l'auteur s'était proposé de nous faire parcourir avec lui. Dans cet ouvrage, M. Du Camp traite de la charité privée ; il en décrit l'organisation, en démontre le mécanisme et en raconte les bonnes œuvres. Ce sont ses propres expressions, et elles sont justes, en ce sens que l'éminent académicien ne promet rien qu'il ne tienne, et qu'il tient au delà de ce qu'il promet. Il nous arrive souvent d'avoir à regretter le contraire !

Pour l'homme du monde, la charité publique ou privée est un principe commun à tous les dogmes et à toutes les religions, un sentiment humain et rien de plus ; pour le prêtre, c'est une vertu qui appartient en propre au christianisme et que les anciennes civilisation grecque et romaine ne pratiquaient pas ou pratiquaient peu. Aux yeux du moraliste et politique, la charité est tout cela, et quelque chose de plus encore : c'est une institution qui fait œuvre de salut public, un préservatif contre ces convulsions sociales que le chancelier Bacon appelait les “révoltes du ventre.”

“Que sont les millions que dépense l'Assistance publique en regard des périls que créeraient à la sécurité de Paris les cent cinquante mille individus qu'elle secourt tous les ans ? Le jour où l'Assistance publique disparaîtrait, les trottoirs seraient envahis par les infirmes ; les maladies épidémiques s'empareraient de la ville, l'infanticide étranglerait les nouveau-nés illégitimes, et l'émeute enfoncerait la porte des boulangers.” On ne saurait résumer de façon plus sobre et plus saisissante le rôle d'agent social que joue l'Assistance publique. En ne marchandant pas trop les ressources de sa bienfaisance, la ville de Paris protège les misérables et se protège elle-même. Le pain tendre le gâteau miel qui ne rassasie pas Cerbère, mais qui l'apaise. Encore Cerbère ne serait-il pas apaisé, si la charité privée ne venait pas au secours de la charité publique ou, si l'on veut administrative.

Il faut lire le livre de M. Maxime Du Camp pour être frappé des miracles accomplis par la bienfaisance anonyme, par les dons et les largesses de particuliers riches. La générosité du Parisien est vraiment admirable. Elle est admirable surtout en ce qu'elle n'est nullement calculée, et que bien peu de ceux qui donnent à pleines mains ont fait réflexion à la particularité notée plus haut, que la charité n'est pas seulement une vertu chrétienne, mais un instrument d'ordre et de préservation sociale. Chez la femme, la charité atteint parfois à la plus héroïque abnégation. “Il y a des femmes du monde, écrit M. Du Camp, jeunes, belles, faites pour les plaisirs, habituées à tous les luxes, solicitées par tous les enivrements, qui visitent les pauvres, soignent les malades, bercent les enfants sans mère et ne s'en vantent pas.”

Cette discrétion est l'un des traits et des attraits de la nature féminine, qui, dans ses bonnes œuvres, aime à s'entourer d'ombre et de mystère. L'homme est en cela plus égoïste et plus vaniteux. Il fait souvent le bien par gloriole et par ostentation. Je ne hâte de dire qu'il en est beaucoup (j'en pourrais nommer) qui suivent à la lettre le précepte de l'Evangile, et tiennent leur main gauche dans l'ignorance absolue des aumônes que leur main droite prodigue. Mais chez la femme, c'est une règle qui ne souffre presque pas d'exception.

Une autre supériorité qu'elle a sur notre sexe, c'est une grande exaltation et un incomparable élan. Nous sommes charitables, sans plus, nous le sommes ; elle est, elle, charitable et dévouée. Les fatalités de la nature, l'empire des circonstances ou sa propre volonté peuvent briser la loi physique de son sexe, mais, créée pour être mère, la femme est toujours et invariablement maternelle. C'est une remarque de M. Maxime Du Camp, pleine de vérité et de profondeur : “La femme est née mère et elle reste mère.” Petite fille, elle l'est avec sa poupée ; vieille femme stérile, elle l'est avec les nourrissons ; sœur de charité, sœur Augustine, sœur de Sainte-Marthe, elle l'est avec les malades ; sœur de Marie-Joseph, elle l'est avec les pestiférés de Saint-Lazare ; sœur de Saint-Thomas de Villeneuve, elle l'est pour les orphelins du Bon-Pasteur ; sœur de la Présentation de Tours, elle l'est pour les vagabonds de Villers-Cotterets.....

Lisez le livre de M. Maxime Du Camp et vous verrez s'il se peut imaginer de mère plus admirable que la vierge qui a eu l'honneur d'être l'épouse du Seigneur. “La religieuse, écrit-il, est d'autant plus mère dans ses fonctions d'hospitalité que la vraie maternité lui a fait défaut ; c'est ce que n'ont pas compris ces bien intentionnés qui veulent infliger aux hôpitaux ce qu'ils appellent la laïcisation. Quel mot et quels actes barbares !”

Les enfants terribles.

Mlle Lili, une gamine de cinq ou six ans, éveillée comme une souris, gaie comme un pinson et maligne comme un ouistiti, pénètre en véritable ouragan dans le petit salon où se tient sa mère.

Du coup, elle renverse presque un vieux monsieur qui se disposait à sortir.

—Mille pardons, dit la maman, un peu impatientée, à son visiteur, ces démons d'enfants se trouvent toujours dans nos jambes....

—Tiens, fait Mlle Lili, je croyais que c'était sous les choux.

Guibollard fait le compte de ses dépenses pendant le mois.

—Tiens ! dit sa femme, tu fais ton addition de bas en haut ?

—Parfaitemont, répond Guibollard, de cette façon je fais du même coup l'addition et la preuve.

Un monsieur demande à un bibliophile du jui prêter un livre.

—Oh ! non, mon ami, je ne vous prêterai pas ce volume.

—Mais pourquoi ?

—C'est que je vous en ai emprunté un une fois et que vous ne me l'avez pas réclamé !

Du temps de Shakespeare, un morceau de carton sur lequel on écrivait “forêt” indiquait aux spectateurs que le drame se déroulait dans un de ces bois sombres “où la main de l'homme avait rarement mis le pied.”

A Utrecht, on opère de même. L'autre jour on y ajoua Galathée, et Ganymède, vainca par le sommeil, s'est endormi dans un fauteuil Voltaire. Pour bien faire voir que Pygmalion était un sculpteur, on avait placé dans un coin, sur une table, le buste en plâtre de Guillaume III.

Heureux pays !

Propos de chambrée :

—Sargent, pourriez-vous me dire, sauf votre respect, si l'on écrit amour avec deux m ?

—Une idée, fusilier, qu'il n'en faut qu'une, mais lorsqu'on en met deux, ça prouve qu'on aime davantage !

Deux bohêmes causent philosophiquement :

—Il faut bien manger tous les jours !..

—Ça dépeud ! Quand on n'est pas ambitieux !

Un monsieur va voir un jeune ménage de sa connaissance :

—Comment, demande-t-il au mari, vous battez déjà votre femme ?

—Mon cher, j'ai remarqué que, dans un couple quelconque, il y a toujours un qui bat l'autre. J'ai préféré commencer !

Notes d'album :

“Quand un homme châtain commence à grisonner, c'est qu'il a cinquante ans.

“Mais quand il commence à noircir, c'est qu'il en a soixante.”

“Les châteaux en Espagne sont les édifices qui coûtent le moins à construire, mais le plus à démolir.”

Inscription trouvée sur la poitrine d'un mendiant parisien :

Ayez pitié
d'un pauvre aveugle
qui n'a
que son malheur pour vivre.

Un joli mot de Ludovic Halévy, le nouvel académicien.

On parlait devant lui d'un chroniqueur, qui n'est pas si méchant garçon dans le fond, mais dont les fortes de la plume sont singulièrement bourrues.

—Ce gros homme est une huître, déclarait péremptoirement un jeune vaudevilliste dont ce critique avait malmené le dernier opuscule.

—Non. Dieu le me dis pas non, fit doucement Halévy ; mais il faut savoir l'ouvrir : il y a quelque chose à manger dedans.

Un garçon de bains vient de se marier.

Un collègue lui demande comment il s'est épris de sa femme et comment il l'aime.

—Je l'ai massée et je l'aime assez.

Les distractions de la province :

M. Martial, acteur au théâtre de Poitiers, a lu une poésie de M. Ravé, rédacteur en chef du *Petit Républicain de la Vienne*, dans la cage aux lions de Bidel.

Les fauves, le morceau fini, ont fait éclater un tonnerre de rugissements.

Dans la restaurant :

—Garçon, tous mes compliments. Les huîtres que vous me servez depuis trois jours sont excellentes.

—C'est vrai, monsieur..... En ce moment, il est très difficile de s'en procurer de mauvaises.

Très pratiques, les Anglais.

L'antre jour, on criait dans les rues de Londres :

“Lart ! le piller les magasins, six shellings !.” Manuel à l'usage des pauvres, vendu au bénéfice de la crise !

Un Russe qui, on le craint pour lui, a habité Marseille, s'étonnait de voir les New-Yorkais prendre des airs de gens gelés.

—Mais ce temps est trop doux, dit-il ; nous, en Russie, quand il fait cette température, nous nous mettons à la fenêtre pour voir fleurir les pêchers.

Le petit garçon d'une couturière :

—Maman, est-ce que réellement le bon Dieu fait tous les petits garçons ?

—Oui, chéri.

—Eh bien, j'ai beau regarder mes bras, mes jambes, je ne vois pas de coutures.

Un joli mot d'un ministre anglais. Ils sont si rares qu'on peut les citer !

—On parle, disait lord Beaconsfield, de l'entêtement des femmes. Tenez, ma femme, par exemple, j'ai eu toutes les peines du monde à la faire entrer dans la trentaine, et maintenant qu'elle y est, elle ne veut plus en sortir !

Dans une réunion publique, à Belleville, un citoyen barbu et chevelu fulmine, à la tribune, contre les faiseurs qui s'engraissent de la sueur du peuple.

—Je demanderai à l'orateur, s'écrie un assistant, s'il n'a pas été condamné deux fois pour escroquerie, en police correctionnelle.

Les cheveux se hérissent, la barbe s'agite et l'orateur répond avec solennité :

—Le fait est vrai, citoyens, mais un mot ne suffira pour confondre mon accusateur : j'ai été condamné sous l'empire !

(Tonnerre d'applaudissements ; l'orateur est acclamé pendant que l'interrupteur, couvert de huées, est violemment expulsé de la salle.)

Pensée d'une parisienne :

La Française suit la mode comme un chien suit son maître ; l'étrangère comme un aveugle suit son chieu.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 14 MARS 1886.

BULLETIN FINANCIER.

Samedi, 13 mars 1886

COMPTOIR D'ÉCHANGES (CLEARING HOUSE)

DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

	Echanges.	Balances.
Jusqu'ici cette semaine	$1,343,983 00	176,986 00
Même temps la semaine dernière	2,212,810 00	215,136 00

ARGENT AMÉRICAIN.

Argent américain (citation) ... au pair	
(trade dollar)	78 c
Prix de l'argent en lingots à Londres	46 11/16

MONNAIE ETRANGEERE.

Dollar mexicain	78½
Pièces de 5 francs	90⅞
Pièces de 20 francs	$3.86⅞ 3.90
Souverains	4.80⅞ 4.95
Pièces de 10 thalers	7.50⅞ --
Doublons espagnols	15.40
Doublons mexicains	15.35
Doublons mexicains	15.40
Pièces de 20 pesos mexicains	....⅞ 19.40
Or de l'Amérique du Sud	80c par pes
20 marcs prussiens	4.60⅞ 4.70
Or de la Californie	7.80 0/00 esc
Or américain, poids léger	95⅞ 97
Or américain, mutilé	5 0/0 d escompte

MARCHE MONETAIRE.

Il y a beaucoup d'argent sur le marché qui continue calme et facile.

Prêts sur demande : aux banques 5 à 6 pour cent ; en dehors des banques, 4 à 5 pour cent.

Les taux d'escompte par an sont comme suit :

Papier de commerce exceptionnel	0 pour cent
Papier de commerce ordinaire	7⅞ --
Prêts sur garanties collatérales	4⅞ 6
Hypothèque A 1	7⅞ --

CHANGE.

REISCHMARKS—Commercial 95½⅞ 95¾

LE STERLING est calme.

eConnaissement de navire A1 clear | 485¼⅞ 486
eTrites de banques | 486⅞ 487¼
eBoîtes de joints.
eFRANCS sont calmes.
eFrancs de commerce | 5,19⅞ nom.
eTraites de banques
eSoldats joints.

Le CHANGE A VUE SUR NEW YORK est calme.

Traites de commerce 50 à 25c. d'escompte

Les banques tirent des chèques à $1 50 de prime par $1,000.

VENTES A LA BOURSE DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

Bureau à 11 A. M.

6 actions du N O City RR Co | $ 99¼
$1,000 City Extended 6's W. W. | 106

Bureau à 2 P. M.

$16,000 Louisiana 4's	74⅝
1,000 Bons à prime	98½

An-dehors de la Bourse.

15 actions du Waterworks Co | $ 64⅞

Vendu à l'encan par MM. Macon, Paul & Robinson :

5 (1000) N. O. N. R. R. Bonds | 55¾
22 (100) T. & P. RR. Bonds | 11½
6 (50) M. RR. Bonds | 9¾
1 action Pa. Ex | 74¾

ACTIONS ET BONS.

Dernières cotes du N. O. Stock Exchange.

Banques.	Valeur au pair	Offre Demande
Canal & Banking Co	100 134	45
Citizens	100 42	45
Germania National	100 139	--
Germania Savings	100	133½
Hibernia National	100	114½
Louisiana National	100	117 120
Mutual National	100	325
N O National	100	52½
People's	50	90 104¾
State National	100	102
Union National	100	103 105
Whitney National	100	--
Compagnies d'assurance.		
Crescent Ins	100	45 56
Factors and Traders Ins	100	80 86
Firemen's	50	65½ --
Louisiana Ins Co	100	93
Hibernia Ins	100	93½
Home Ins	40	26½
Home Ins Co	100	104
Lafayette	50	65
Merchants Mutual	100	105
Mechanics and Traders	100	150½ 152
N Orleans Ins Ass	30	21 22
N Orleans Ins Co	50	54
People's Ins Co	25	--
Sun Mutual Insurance	100	120 140
Southern Ins Co	100	91½
Union	100	122
Chemins de fer urbains.		
Carrollton	100	93 100
Crescent City	100	67½ 70½
Canal and Claiborne	100	--
New Orleans City	100	90 100
Orleans	50	40½ 50
St-Charles Street	50	73½ 75
Actions diverses.		
Bienville Oil Works Co	100	-- 65
C C Slaughter Ref Co	100	22 29¼
Imp Boiler Warehouse	100	-- --
Jeffer City Gas Light Co	100	-- --
Louisiana Refinery	100	-- 13½
La State Lottery Co	100	-- --
La Oil Co	100	12 30
Metairie Cemetery Ass	100	-- --
N O Gas Light Co	100	102¼ 103
N O Waterworks Co	100	64¾ 65
2Plantation Cement Oil Co	100	-- --
Sugar Shed Co	100